Document generated on 04/17/2024 11:42 p.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Vivre

Estelle Beauchamp, *Les Mémoires de Christine Marshall,* Sudbury, Prise de parole, 1995, 159 pages

Léonard Constant

Number 84, November 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42056ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Constant, L. (1995). Review of [Vivre / Estelle Beauchamp, *Les Mémoires de Christine Marshall,* Sudbury, Prise de parole, 1995, 159 pages]. *Liaison*, (84), 31–31.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Estelle Beauchamp,
Les Mémoires de Christine Marshall
Sudbury, Prise de parole, 1995, 159 pages.

VIVRE

En voie de disparition mais peut-être encore assez nombreux pour qu'il existe des libraires, ceux d'entre nous que Hollywood n'a pas convaincus savent gré aux typographes d'avoir commis, un jour, leur plus belle erreur : une coquille splendide, qui dit tout haut que *vivre* et *livre* sont proches parents. — Et quel beau vivre que celui d'Estelle Beauchamp ! Livre y est la principale activité...

Parce que l'oubli la hante, parce que le temps, immense, efface à jamais les souvenirs et l'histoire, Christine entreprend de ranimer l'enseveli : « *Seuls les mots que je trace ici peuvent retarder l'oubli. Des mots sortilèges. Évoquer, comprendre, réinventer.* » Entre des épisodes livrés dans une narration élégante, qui rappelle autant le style que la structure de grands romans psychologiques, Christine inserre un commentaire intime, en lettres italiques, où le *je* se substitue aux pronoms de la troisième personne. Véritable fresque de trois générations, **Les Mémoires de Christine Marshall** sont un laboratoire où la narratrice, au moyen de vestiges divers (« *Les valises du grenier contiennent d'autres messages. Je les déballerai un à un et je les poserai le long du chemin que je me fraie entre hier et aujourd'hui.* ») tente de saisir le passé le plus objectivement possible. Historienne dans l'âme, convaincue de ce que tout individu est constitué des passés qu'on lui lègue, sa démarche l'oblige à se pencher sur les errances, les amours et les souffrances de tous ceux qui l'ont précédée. Leurs histoires sont la sienne. La narratrice, alors, doit s'interroger sur les méthodes de recherche et de ranimation du passé, sur les règles de cette archéologie personnelle et intactile. Naissent des questions importantes sur les choses tues du *je* et — là où le passé n'a laissé aucune trace — sur les notions d'enregisrement et de fiction. Vous le devinez: cette archéologie de l'intangible s'appelle *littérature*.

Combien l'enregistrement se doit-il d'être fidèle à la réalité ? « *Comment discerner dans la trame du tissu quotidien le dessin signifiant dont la courbe fera miroiter un éclair de vérité ?* » Christine a-t-elle le droit d'inventer le passé ? Elle semble ne pas en avoir le choix : « *Les histoires de maman (...), certaines sont perdues à jamais. (...) Les témoins ont fui. Je pourrais inventer de toutes pièces, comme je l'ai fait pour la scène du* Scarabée *ou la visite au bordel. D'où m'est venue cette idée ?* » L'histoire serait donc aussi de l'invention (« *Est-ce que je trahis ma mère quand j'imagine sa vie ? Que faire quand le réel vous échappe ?* »), elle n'échappe pas à la subjectivité de la perception, ce qui n'a pas l'air de nuire à sa légitimité : « *Qu'importe l'incident fictif s'il cerne un reflet de la réalité! Est-ce qu'on ne trahit pas t oujours ?* » Même menteurs (« La réalité aurait-elle autant de charme que l'image transposée par l'artiste ? »), les mots sont la vie, Christine s'en rend compte : « *La liasse de lettres entre les mains, j'hésite. Le feu dans l'âtre brûle au ralenti. Il suffirait d'un geste : la flamme s'élèverait et un pan de la vie d'Éveline s'en irait en cendres.* » Leur pouvoir est immense : « *En nommant des lieux de rêve, Félix en faisait des lieux réels et ancrait en* [Éveline] *la résolution de les posséder un jour.* »

La littérature n'a jamais enthousiasmé l'Église ; écrire, parfois, c'est faire la pige à Dieu, c'est inventer des êtres et leur donner des vies, comme il le ferait lui-même, souvent mieux, ce pour quoi plusieurs écrivains ont passé au rôtissoir. Bien d'avantage que parce qu'elles recèlent des images superbes, **Les Mémoires de Christine Marshall** sont splendides parce qu'Estelle Beauchamp y a écrit l'écriture. On s'en convainc plus que jamais : anthropomorphisme à part, quand elle est authentique, l'œuvre d'art parle et fait parler, rêve et fait rêver. Elle est inutile, c'est entendu, mais nous concevons qu'elle soit indispensable. « C'est véritablement utile, puisque c'est joli », eût expliqué le petit prince. L'art aide à vivre : il panse... donc il est. Oui, l'œuvre d'art vit.

LÉONARD CONSTANT

À ne pas manquer dans le numéro de janvier : un dossier sur la création littéraire avec des textes de Robert Major Hédi Bouraoui Cécile Cloutier Robert Yergeau et François Paré.